



MYSTÉRIEUSE ÉTOILE

(CHANSON)

Clou scintillant de la céleste voûte
Étoile d'or aux reflets radi-ux,
Astre brillant, quand tu poursuis ta route,
Observes-tu notre Monde ennuyeux ?
Humble guichet de l'immense Émpyrée,
Es-tu la vitre où des êtres pensants
Vont regarder dans la plaine éthérée
Ce qu'il advient des mortels impuissants ?

Es-tu grande lunette
Par où des purs esprits
Couvrent notre planète
De regards attendris ?
De la Toute-Puissance
Es-tu l'œil scrutateur
Qui regarde en silence
Le prévaricateur ?
Ou, poussière féconde,
Au vaste firmament,
Es-tu l'orbe d'un Monde
Qui tourne incessamment !

REFRAIN { Mystérieuse étoile
Qui dore le ciel bleu,
Brille pure et sans voile
Sous le regard de Dieu.

Qu'un Leverrin, décrivant ton orbite,
Retrace au loin ton lumineux sillon.
Je veux savoir quel peuple les habite
Les globes noirs de ton grand tourbillon.
Sur les instincts d'êtres hypothétiques
J'aime à rêver avec Flammarion.
Quel fier géant, aux formes athlétiques,
Subit chez toi le destin d'Orion ?
Brillante espagnolette
Soupirait du ciel bleu,
Lumineuse lorgnette,
Regard d'un demi-dieu,
Fournaise ou joyeux âtre
Pour les désincarnés,
Lampe au reflet bleuâtre
Des cieux illuminés,
Dans l'Infini du Monde
Modeste lumignon,
Poursuis, poursuis ta ronde,
Regard, flamme ou lorgnon.

REFRAIN { Mystérieuse étoile
Qui dore le ciel bleu
Brille pure et sans voile
Sous le regard de Dieu.

Remi Fénelon

L'EXPÉDITION DE LA

JEANNETTE DANS LES MERS GLACIALES

I

AVANT LA CATASTROPHE



L'INCONNU a toujours exercé
une invincible attraction
sur l'esprit de l'homme.

C'est lui qui attira les
grands voyageurs des six
derniers siècles vers ces ré-
gions mystérieuses de notre
globe, figurées en blanc sur
les cartes géographiques, et
où néanmoins la vie hu-
maine trouve moyen de se
propager.

C'est l'Inconnu qui, exerçant sa puissance de
fascination, fit partir Christophe Colomb sur de
misérables caravelles, à la recherche de ce royaume
mystérieux, appelé *Cathay*, parcouru trois siècles
auparavant par le Vénitien Marco Polo.

Un continent nouveau, plus grand que l'ancien,
se trouva d'aventure sur la route de l'audacieux
navigateur génois...

L'Amérique était découverte !

C'est aussi la soif de l'inconnu qui guida Living-
stone à travers les déserts de l'Afrique centrale, et
Burke dans les immenses solitudes des plaines aus-
traliennes.

N'est ce pas également ce besoin de voir, d'ap-
prendre, qui poussa l'illustre Cook sous la massue
des insulaires d'Hawaï et le malheureux La Pérouse
au milieu des récifs de Vanikoro ?

Martyrs de la science, salut !

Victimes de la géographie, puissiez vous, des fe-
nêtres de l'Empyrée, fouiller tous les recoins de
notre globe terrestre, armés de télescopes qui le
rapprocheront à deux longueurs de votre nez !

Vous avez bien gagné ce plaisir de géographes...
en chambre.

* *

L'Amérique ne devrais pas, ne pouvait pas res-
ter en arrière dans cette voie de découvertes géo-
graphiques et sur cette liste de martyrs de la
science.

Aussi, en 1877, un millionnaire newyorkais—
James Gordon Bennett—s'éveilla-t-il un beau ma-
tin avec une idée philanthropique en tête...

Les journaux s'apitoyaient depuis quelque temps
sur le sort du baron Nordenskjöld, emprisonné
dans les glaces arctiques et ne donnant plus signe
de vie.

Tous les jours, c'étaient des conjectures sans
fin à l'endroit du navigateur suédois et des pronostics
défavorables touchant son retour possible.

James Gordon Bennett finit par se sentir agacé
en face de cette impuissance à savoir ce qui se pas-
sait à deux pas de son propre continent, à quelque
trente degrés géographiques tout au plus de New-
York.

"Puisque ce Suédois n'envoie pas de nouvelles,
se dit-il, nous irons en chercher".

Et la chose se fit aussi simplement, aussi rapide-
ment qu'elle avait été résolue.

Un navire à vapeur, qui avait déjà fait deux
voyages dans les mers arctiques, sous le commande-
ment de sir Allen-W. Young, fut acheté du gou-
vernement anglais.

Il s'appelait *La Pandore*.

Gordon Bennett lui fit subir, à l'arsenal améri-
cain de *Mare Island*, en Californie, toutes les ré-
parations jugées nécessaires pour un voyage à tra-
vers les formidables banquises des mers polaires.

Puis, le navire ainsi réparé et renforcé par de
puissants étré sillons destinés à protéger sa carène
contre l'énorme poussée des champs de glaces en
mouvement, on le rebaptisa du nom de *La Jean-
nette*.

Et, le commandement en ayant été confié au
lieutenant de la marine des E.-U., Georges-W. de
Long,—qui avait déjà fait un voyage dans la mer
de Baffin, sur la *Juanita*,—cette aujourd'hui fa-
meuse *Expédition de la Jeannette* commença.

* *

La *Jeannette* avait reçu sa commission du gou-
vernement le 28 juin 1879.

Elle quitta San-Francisco le 8 juillet et se di-
rigea vers le détroit de *Behring*, ayant pour con-
serve la goélette *Fanny Hyde*, chargée de char-
bon, qui l'accompagna jusqu'à une certaine
distance.

Cette terrible odyssée devait aboutir, deux an-
nées plus tard, à une catastrophe dont le souvenir
est encore chaud dans tous les cœurs américains :
la perte de la *Jeannette*, coulée en pleine banquise,
le 12 juin 1881, entre le 77e et le 78e parallèles,
et vers le 155e degré de longitude est,—c'est à dire
au nord de la *Nouvelle-Sibérie* ou Archipel des
Iles *Liakhov*.

Mais, avant de raconter le plus succinctement
possible cette effroyable dérive de 21 mois sous
la poussée capricieuse des courants polaires, fini-
sons en avec l'expédition suédoise, à la recherche
de laquelle se lançait la *Jeannette*.

Après avoir fait escale à *Ounalaska*, la plus
grande des îles *Aléoutiennes*, d'où le capitaine de
Long écrivit sa dernière lettre à sa femme, la

Jeannette partit le 6 août pour le détroit de *Behr-
ing*, qu'elle franchit sans encombre, se dirigeant
à l'Ouest vers la côte sibérienne.

Le 31 octobre, on pénétra dans la baie *Koliou-
tchina*, où l'on apprit que Nordenskjöld avait bien
hiverné là, mais que la *Véga* qu'il commandait était
partie depuis trois mois.

Le baron Nordenskjöld avait effectivement
passé l'hiver à cet endroit ; mais, délivré des glaces
le 18 juillet 1879, il passa le 19 à *Serdze Kamen*
(où toucha de Long), mouilla le 31 au large de
l'île *Saint-Laurent*, au sud de la partie étranglée
du détroit de *Behring*, et arriva à *Yokohama* (Ja-
pon), le 2 décembre.

On se remit donc en route vers le nord, avec
l'intention d'hiverner à l'île *Wrangell*.

Mais on comptait sans la banquise, cet immense
champ de glace qui se meut ci et là, dans les mers
polaires, pour s'immobiliser à l'époque des grands
froids

On la rencontra, cette banquise, dès les premiers
jours de septembre, dans le voisinage de l'île *He-
rald*, découverte par Kellett, en 1849.

Après d'infructueux efforts pour la traverser
dans des passes libres, ou la contourner, la *Jean-
nette* se trouva définitivement emprisonnée au mi-
lieu des glaces, moins de deux mois après son dé-
part de San-Francisco.

Dès lors, le malheureux navire devint le jouet
des multiples courants qui se contournent en im-
menses spirales, entre la Nouvelle-Sibérie et les
régions polaires.

* *

Pendant près de deux années, le navire, encastré
dans un épais lit de glace, décrivit sur la mer
polaire une série de spirales emmêlées qui le
tinrent constamment en vue d'une des îles *Herald*,
Jeannette, *Bennett* et *Henriette*—ces trois dernières
découvertes par l'expédition américaine elle-même

S'il y avait eu des habitants sur ces terres dé-
solées, quelles n'auraient pas été leurs conjectures
à la vue de ce vaisseau couvert de glace, errant
ainsi avec la banquise éternelle, s'éloignant pour
revenir au même point dans un cercle de zigzags
immuable,—immobile lui-même au milieu de l'é-
ternelle mobilité.

Eussent ils jamais vécu sur les continents habi-
tés, que ces pauvres diables ne se seraient pas fait
faute de penser au navire fantôme de la ballade,
bien connu de tous les gaillards-d'avant de l'Eu-
rope maritime.

Cependant la vie avait été organisée, sur la
Jeannette, comme à bord d'un navire de l'Etat, et
une discipline rigoureuse, quoique salutaire, tenait
en alerte l'équipage d'élite choisi pour cette impor-
tante expédition.

Toutes les mesures avaient été prises en vue d'un
ou de plusieurs hivernements au milieu des glaces,
et hors de tout secours possible.

A part la monotonie d'une station aussi prolongée,
en dehors des conditions ordinaires de la vie,
tout allait donc bien, et les marins des Etats-Unis,
seuls sous l'œil de Dieu dans le désert grandiose
de la banquise arctique, supportaient stoïquement,
et même avec une bonne humeur étonnante, les
ennuis de la captivité.

La santé se maintenait bonne, et, sur trente-
trois hommes qui composaient le personnel du na-
vire, c'est à peine si quelques cas d'intoxication sa-
turnine, dus au plomb qui soudait les boîtes de con-
serves, se produisirent, bientôt soulagés, du reste,
grâce aux soins et aux précautions du chirurgien,
le Dr Ambler.

Seul un officier, Danenhower, souffrit d'une
ophtalmie rebelle, qui le força de garder presque
constamment la chambre, dans une obacurité bien
ennuyeuse pour ce brave marin.

* *

Mais, si l'équipage résistait admirablement aux
assauts du climat terrible de la mer polaire, il n'en
était pas ainsi du navire.

Cette pauvre *Jeannette* !... Malgré les énormes
pièces de bois entre-croisées qui supportaient ses
flancs à l'intérieur, elle gémissait bien souvent
sous les fortes poussées des glaces qui l'enserraient,
lorsque quelque tempête au large refoulait sur elle